

Amos 7 , Mt 10, 37-38

Essayons d'imaginer la scène. Un jour de marché ou un jour de fête, une foule animée et joyeuse est réunie autour du sanctuaire de Beit-El. Ce sanctuaire très ancien fut, selon la tradition, érigé sur le lieu même où le patriarche Jacob avait eu son fameux rêve de l'échelle mystique. Beit-El – la porte du ciel littéralement- semble être resté assez longtemps en concurrence avec le Temple; en tout cas à l'époque beaucoup estimaient que ce site était d'une importance comparable à celui de Jérusalem. À sa tête se tient un grand prêtre qui s'appelle Amatsia.

Soudain se détachant de la foule un berger fait cercle autour de lui et se lance dans une violente diatribe contre la politique internationale, contre l'état de la société et contre la piété populaire. Ce berger se nomme Amos. Il est le plus ancien des prophètes dont la Bible ait retenu la prédication - peu de choses en vérité, à peine les quelques heures que durèrent ses discours il y a 29 siècles de cela. Mais quelle radicalité ! Amos est un véritable prophète de malheur, le plus sombre qui fût dans le recueil de la Bible.

Tout le monde en prend pour son grade. Les états adversaires, alliés ou vassaux d'Israël - la Syrie, Gaza la cité des Philistins (déjà !), Tyr au Liban-sud, Edom, la Jordanie actuelle, l'Égypte... Amos dénonce leur comportement prédateur et déjà ce qu'on pourrait considérer comme un manquement aux droits de l'homme.

Jusque-là, tout le monde applaudit: ce sont toujours les autres qui ont tort et qui sont les méchants, c'est bien connu. Mais voilà qu'Amos dirige ses foudres contre Israël et dresse un réquisitoire impitoyable de l'état social du royaume. La période est pourtant prospère, l'économie tourne, les récoltes sont abondantes et le commerce florissant. Or justement, tous les pièges de la prospérité sont réunis : les injustices se creusent, les laissés pour compte de la croissance sont nombreux, les fraudes et la corruption se répandent. Dans ces conditions, que valent les belles fêtes religieuses, les liturgies somptueuses et les sacrifices hors de prix ? Amos brandit la menace du châtement divin et prêche la repentance immédiate.

Du coup l'ambiance est gâchée et personne n'applaudit plus. Le grand-prêtre se fait le porte-parole du malaise général et ordonne à Amos de quitter les lieux: Va-t-en, fuis ailleurs et cesse de prophétiser ici !

S'il s'élevait dans notre Église aujourd'hui une voix de ce genre, comment réagirions-nous ? Comme Amatsia, nous chercherions à la faire taire par tous les moyens. Nous craindrions cette voix, elle nous serait insupportable. Or ce n'est pas la voix qu'il faut craindre, mais les dérives qui la provoquent.

Pour la première fois se heurtent le prêtre et le prophète, l'homme du culte et l'homme de l'inspiration.

En quoi sont-ils en conflit ? Il ne s'agit ni d'une querelle théologique ni de la question délicate de la concurrence des sanctuaires. Il s'agit d'éthique. La prospérité ambiante a fait négliger l'impératif de justice qui se tient au cœur de la Loi. Amos ne conteste pas le culte en son principe – comment le pourrait-il puisque la première chose que Dieu demande à Moïse, c'est de l'invoquer par le culte ? Amos appelle au respect intégral de la Loi – qui n'est pas simplement une Loi rituelle pour se mettre en règle avec Dieu mais tout autant une Loi morale, une Loi qui implique le prochain et qui (vous l'aurez remarqué au passage) n'engage pas seulement Israël mais aussi les autres nations qui en ont eu connaissance. Personne n'est exempt du devoir universel de justice. La piété est suspecte dès qu'elle sert de paravent à l'injustice.

Pourquoi ce conflit symbolique entre le prêtre et le prophète est-il fondamental ? Il signifie que nous sommes placés sous le signe de deux exigences qu'il faut tenir ensemble. D'abord le service de Dieu, le culte. Ensuite le service du monde, l'éthique, les valeurs, le prochain. Il est écrit dans le Deutéronome Tu chercheras l'Eternel de tout ton cœur et de toute ton âme et tu le trouveras. Et il est ajouté : Tu écouteras et tu feras.

Du coup quelle place pour le spirituel dans le monde et quelle place pour le monde dans le spirituel ?

L'on voit bien comment le culte peut servir d'alibi commode pour détourner le regard de ce qui se passe autour de moi, pour passer sous silence ce qui ne va pas dans mon environnement immédiat et qui appellerait de ma part une prise de position. Je peux aisément, sous couvert de piété, abdiquer ma responsabilité et me fabriquer une bonne conscience. Je fais mine de louer Dieu alors que je tourne le dos aux réalités de la vie. Or il n'est pas admissible que la relation à Dieu soit une échappatoire ou une fuite. « Celui qui loue Dieu plus qu'il ne faut est déraciné du monde » (*Meguila 18*).

L'on voit bien aussi, en sens inverse, comment le service exclusif du monde peut me faire oublier Dieu. La cause humanitaire et la lutte en faveur d'une société plus juste ne peuvent se suffire à elles-mêmes. Certains ont vu en Amos un marxiste avant l'heure... Mais que devient l'exigence du culte, le nécessaire rappel de la transcendance ? On ne peut passer sous silence que c'est au nom de Dieu qu'Amos prend la parole.

On peut aller jusqu'à soutenir que le conflit entre le prêtre et le prophète est inhérent au croyant. Il est en nous. Vous avez entendu la parole troublante prononcée par Jésus, très dans l'esprit d'Amos. Ne pensez pas que je sois venu apporter la paix etc... Je l'interprète comme si Jésus nous disait : Le message que

je vous apporte ne va pas vous laisser longtemps en paix. Il va vous questionner, vous pousser dans vos retranchements, vous opposer à d'autres. N'attendez pas de moi une anesthésie de l'âme. Nul ne peut se mettre à l'écoute de mon message sans être atteint par les turbulences qu'il provoque. Celui qui veut me suivre, qu'il prenne sa croix et me suive. C'est la condition.

Ce qui est loin d'être évident. Un petit test : Jusqu'où va notre capacité à entendre les questions qui dérangent ? Je ne dis pas à y répondre mais au moins à y réfléchir. Les Protestants sont fiers à juste titre de leur liberté de parole, mais dans nos Églises, on sait admirablement éviter les questions qui fâchent. Le conformisme ecclésiastique n'est pas une expression creuse...

Dieu est notre Dieu, soit. Il est le Dieu du songe de Jacob, qui lui fait cette promesse : Je serai avec toi, je te garderai partout ou tu iras. Il est le Père dont Jésus proclame la bienveillance envers chacun. Et pourtant ses bénédictions ne sont pas un oreiller de paresse. Elles sont une responsabilité. Plus il les prodigue, plus cette responsabilité grandit. « J'ai mis devant toi la vie et la mort, la bénédiction et la malédiction, choisis la vie ! »

Il se raconte à ce propos une petite histoire : « Un sage est assis à la croisée de deux chemins, un facile et un difficile. Il conseille au voyageur de prendre le difficile qui mènera sûrement à destination. Celui qui le choisira arrivera certainement et trouvera ce qu'il cherche. Celui qui n'écouterait pas et fera le choix inverse, ne voyant que la facilité du début, risque de connaître déboires et regrets ».

Le choix du chemin n'incombe qu'à l'homme. Dieu, limitant sa volonté, se contente de l'avertir et de le conseiller. Ce choix est permanent et s'impose constamment à nous dans les grandes décisions qui déterminent la vie. C'est aujourd'hui que tu dois choisir la vie.

J'ai gardé pour la fin les aspects positifs de ce conflit, car bien sûr il y en a. J'en vois deux principaux.

*Premièrement* ni l'homme ni la société d'aujourd'hui ne est meilleur que du temps d'Amos. Ils ont autant besoin d'être repensé et remis sur les rails. L'Écriture offre un idéal de vie dans lequel nous essayons de réaliser l'unité inscrite à l'origine dans notre être en réduisant le plus possible les écarts qui sont ouverts en nous et devant nous. Donc en changeant nous-mêmes, nous apportons un changement dans le monde. En nous réformant personnellement, nous contribuons à réformer le monde. Les turbulences intérieures dévoilées par Amos et par le Christ sont positives parce qu'elles sont les signes de ce changement en cours.

*Deuxièmement*, c'est de préférence dans le conflit, dans le face à face ou dans l'obligation de choisir que nous expérimentons la force de Dieu qui nous transforme, comme elle transforme jadis le patriarche Jacob en un être renouvelé, capable de marcher devant Sa Face. Dieu « besogne » en l'homme disait-on au XVIe siècle et c'est ainsi qu'il nous fait grandir et nous attire à lui. Tel est le prix de notre évolution irrésistible vers l'Amour.